

Les patenteux

Conte de Saint-Élie-de-Caxton, Fred Pellerin

C'est l'un des traits particuliers de la culture québécoise. Une distinction sur laquelle on devrait miser pour les avenir et les touristes internationaux. Le Québec en est rempli. Si l'on gratte bien. Chaque rang de campagne, chaque retranchement de terre battue, chaque village dispose de son patenteux. Comme un représentant de ces artisans modérés issus de la grande lignée des "bizouneux de cossins d'inventions de patentes à gosses". Ces créateurs d'objets fascinants qu'on nous présente toujours comme des solutions. Parfois tellement poussées dans la performance que ça se présente comme des solutions à des problèmes qui n'existent pas encore. Et qu'il peut devenir angoissant de tenter de s'imaginer le type de problème à venir en voyant certaines propositions de bidule de secours. Voilà.

Pour faire face à la misère, les patenteux de l'époque occupaient un poste important dans la hiérarchie des communautés. À Saint-Élie-de-Caxton, pour assumer la fonction, nous avons droit à un forgeron Riopel débrouillard. Son invention la plus reconnue fut sans doute les fers à cheval à talons hauts. Vint ensuite le grille-pain à une seule fente. Pour venir en aide aux familles au nombre d'enfants impair. Parce qu'on sait bien qu'en temps de manque, l'utilisation du grille-pain conventionnel n'était permise qu'avec un chargement minimum de deux tranches de pain. En deçà de ça, on vous rangeait dans la marge gaspilleuse. Les hommes et les femmes se forçaient donc à engendrer dans un nombre pair d'enfants pour satisfaire sur les déjeuners. Chez les familles moins chanceuses dont le décompte ne se divisait pas par deux, le petit dernier demeurait plus svelte que les autres. Par pur principe d'économie d'énergie brûlatoire de toaster. Par chance, avec la sortie de ce grille-pain à une

fente, on réglait le cas de la tranche unique. Et du non-désiré par le fait même. Et puis revoilà.

Cette fois-là des vols répétés de vêtements sur la corde à linge, le forgeron Riopel puisa dans les idées géniales. Il imagina un dérivé de l'épingle à linge, celle que l'on connaît, sur laquelle il ajouta l'option d'une serrure. Une pince à linge qui se barre à clé. En fer forgé. Une révolution lessivaire. Et un succès commercial dans le voisinage. Bien sûr que les femmes se retrouvaient avec des trousseaux de sept à huit cents clés dans les poches de leur tablier et des heures entières à enlever le linge de la corde parce qu'il fallait retrouver celle, dans la quantité, qui allait avec celle des verrouillées. Mais malgré tout le désagrément, pas question de se plaindre. On entrevoyait enfin la possibilité d'un retour aux habits secs.

Extrait de *10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des Grandes Gueules*, Montréal, Planète rebelle, 2007.

Le récit en entier, à lire et à écouter :
www.lagrandeoreille.com/lire516

La Grande Oreille : Quelles ont été vos sources d'inspiration pour votre quatrième spectacle, "l'Arracheuse de temps" ?

Fred Pellerin : Je me suis inspiré des personnages du village où j'habite, de ce microcosme que je transporte d'un spectacle à l'autre. Aussi, comme les histoires tournaient autour du personnage de la Stroop, une semblant de sorcière du village, je suis allé fouiller dans les récits traditionnels qui pouvaient aborder ce thème. De la même façon, j'ai rencontré une herboriste, j'ai lu sur la sorcellerie en général, pour me tirer des idées à nourrir mon personnage et ses alentours.

Ce spectacle portait sur le thème de la mort. Elle est apparue... Ou alors je l'ai projetée dedans parce qu'au moment où naissait ce spectacle, je venais tout juste de perdre mon père et avec le temps, je me suis rendu compte que j'y ai réglé un bout de mon deuil en me brassant la mort soir après soir.

À la fin de votre spectacle, vous parlez de l'importance de la langue française et de la France pour le Québec. Pourquoi?

Cette finale de l'Arracheuse – près de quatre cent vingt représentations – où je parlais de l'importance de la langue française, je ne la faisais qu'en France. C'est apparu comme ça, un soir. Ça s'est construit sur la langue, mais aussi sur la manière d'en user. C'est aussi venu du besoin de dire un malaise que nous portons toujours au Québec dans le rapport que nous entretenons avec la France, dans la place de la France sur la définition de notre québécoïté, dans une cicatrice qui n'en finit plus de guérir après quatre siècles...

Quels sont vos projets?

À court terme, je mets tout mon temps à peaufiner le spectacle De peigne et de misère – spectacle qui tourne autour du personnage de Méo, le décoiffeur du village – qui prend la route sous peu avec déjà près de deux cent cinquante dates. Aussi, en novembre prochain, Ésimésac, le deuxième film tiré de mes contes et dont j'ai fait le scénario prendra l'affiche dans les cinémas du Québec. Au printemps et à l'été 2013, en même temps que la tournée, je vais mettre à l'écrit les histoires de De peigne et de misère, pour en faire un livre à paraître à l'automne. En décembre 2013, je vais travailler pour une deuxième fois avec le Maestro Kent Nagano pour créer un conte en collaboration avec l'Orchestre Symphonique de Montréal. Et un conte illustré pour enfant, et des idées de dessins, et des poèmes, et des chansons, et encore, et toujours... Le jardin des projets continue de fleurir!

Au printemps, vous avez pris position en faveur des étudiants. Que pensez-vous de la politique actuelle du Québec?

Le Québec a traversé au printemps dernier une crise sociale et politique d'ampleur. La crise étudiante, à mon avis, n'en aura été que la partie visible. Le mécontentement de la population québécoise



Fred Pellerin

© Tzara Maud

face aux gouvernements et à leur surdité, à leurs manières, à leurs positions sur les enjeux sociaux et environnementaux, est assez généralisé. Depuis la révolution tranquille, qui avait donné au Québec des modèles, des institutions et des façons de fonctionner renouvelés, rien n'a vraiment bougé. Aussi, le contexte toujours en chemin et les enjeux nouveaux ont fini par faire perdre la concordance du modèle avec son réel.

Si la crise étudiante s'est adoucie avec l'été, il n'en demeure pas moins que le Québec continue de bouillonner. Des partis politiques neufs voient le jour, les jeunes reprennent intérêt aux choses sociales, politiques, économiques, etc.

Il s'avère que le moment est venu de refaire l'alignement des yeux avec les lunettes, de remettre de la visée dans les convictions et des idées chez les enjeux.

Fred Pellerin, propos recueillis par Lionnette Arnodin.

La misère

Tout avait commencé dans les années de la grande pauvreté. En ce temps où des familles entières ne mangeaient que de la misère. Certaines n'ayant même plus de misère personnelle tellement elles avaient dû en digérer. Et il n'était pas rare de voir des indigents devoir en emprunter quelque quantité au voisin pour se la servir aux repas. La misère des autres, sans souci d'hygiène ou de passation de microbes. Des dédaigneries que les agences sanitaires modernes ne toléreraient plus sous prétexte. Sous aucun.

On se trouvait au plus profond de ces années si rudes que plusieurs n'avaient plus rien à se mettre aux vidanges. À ce point du dépourvu que les poubelles gisaient vides. Et à perdre des nuits entières pour se surveiller les déchets respectifs. Chez les chanceux. Parce que les moins nantis risquaient de vous voler vos ordures ménagères dans le seul but de se rehausser l'image publique. Pour feindre d'avoir les moyens de jeter aussi. À imiter l'opulence pour camoufler son stade précaire. Et généralisé. Parce qu'au moment où les déchets deviennent la mesure de la richesse, la qualité de vie mérite qu'on la remette en doute.

Dans l'ordre des choses, les premiers signes du scandale apparurent en mai. La fameuse crise du linge volé éclata. Les vêtements qu'on ne pouvait plus laisser sécher à l'air doux du printemps sous peine de se les voir subtilisés. Dès le dos tourné. Et par réaction spontanée, des familles entières obligées de se promener en habits sales. Ou alors, pour les tenants du propre, du tordage de guenilles lavées que l'on choisissait de porter encore humides. Avec tout ce que ça entraîne d'irritations dans les aines et autres articulations propices aux humidités.

Par chance que devant cette misère profonde, les habitants s'épaulèrent à la roue. Par instinct de survie, les villages d'alors et d'ailleurs rebondirent de façon créative. On vit fleurir des talents insoupçonnés. Parce que l'occasion fait le larron. Et l'inverse souvent.

Les patentoux

Cf. page précédente.

La sécheresse

Quelqu'un criait la nouvelle. Sur les toits tranquilles d'un soir de semaine. On annonçait un mariage pour le samedi. Personne en particulier, mais au cas où. De toute façon. Une occasion de se détendre. En plus qu'il se produit si peu de choses au village, qu'il vaut mieux s'inventer des événements par soi-même. Et puis les noces, c'est bon pour le moral. Le samedi, donc.

Dans la fin de journée du vendredi, en geste serviable, Ésimésac suspendit son chapelet sur la corde à linge. Pour s'assurer du beau temps du lendemain. Il pinça l'épingle, barra le double tour et, dans les minutes qui suivirent, perdit la clé. Comme prévu dans la météorologie superstitieuse, le samedi fut impeccable. Une température de ciel, tout en soleil et chaleur. Un temps idéal. Presque à convaincre quelqu'un de se marier véritablement. Avec la promesse des années de bonheur.

Le dimanche, il fit beau aussi. Et aussi beau. Du plafond bleu et des rayons doux. Sur mesure pour un jour du Seigneur. Le lundi, par extension, parfait. Et le mardi, caniculaire. Et le mercredi d'autant. Et le jeudi de suite. Et le vendredi de même. Le chapelet coïncé depuis une semaine. Ésimésac avait gaspillé ses insomnies à tenter d'ouvrir l'épingle à serrure. Incapable. Il rentra au matin, ébouriffé, prétextant des nuits sur la corde à linge.

Les jours s'enchaînèrent au pas lent. Comme la relativité temporelle veut que la misère ralentisse les tranches d'heures. Les semaines tardaient, comme des farandoles de boiteux. Le temps demeurait au beau. Fixe. Plus rien à jaser dans les conversations sur le temps qu'il fait et qui ne fait pas. Tout épuisé du champ lexical ensoleillé. La canicule. Les semaines et les mois. Les années même. Une sécheresse craquante plana sur le paysage. On accumula au total quinze années de sécheresse. Quinze ans.

Condensés. En l'espace d'un été. C'est vous dire à quel point ça manquait d'eau.

Des vies entières furent bouleversées. Plus question de sourire. La peau croustillante menaçait de se déchirer de la joue aux oreilles. Des yeux gerçaient, à demi ouverts. Une poussière fine recouvrait tout, et pas une miette de vent pour la déplacer. Sec. La nappe phréatique chez le diable. L'eau bénite en grumeaux. Le niveau de la rivière qui descendait et qui chutait. Jusqu'à ce que les premiers poissons commencent à attraper des puces de chien et que les faunistes s'y mettent le nez. Jusqu'au thé qui redevenait poche originelle. Des choses qu'on n'ose même pas imaginer. L'archiduchesse, par exemple. Elle-même en chair et en os. Au-delà de ses chemises et de ses beaux atours. L'archiduchesse sèche ? Archi-sèche, la bonne femme. Une archiduchesse qui se défaisait en poudre. Une archiduchesse en voie de lyophilisation. Avec une infirmière préposée qui lui mouillait les lèvres à intervalles réguliers avec une petite débarbouillette d'eau froide. Sec. Interdiction de fumer dans toute la région de la Mauricie. L'indice de feu portait l'aiguille dans ce qu'il a de plus rouge. Un été aride. Torride. Horrible.

Les dernières flaques s'étaient évaporées depuis longtemps. Après tant de temps sans pluie, les paroissiens avaient la bave séchée. Certains accédaient au stade douloureux de la pisse en pâte. Pas d'eau. Et toujours pas l'ombre d'une averse à l'horizon. Des adolescents qui n'avaient jamais plu de leurs yeux vus ailleurs que dans les livres. Douze ans, treize ans. Tous nés de la dernière pluie. On leur parlait de nuages comme de légendes incroyables. D'un temps lointain où l'eau tombait du ciel.

– Quand on entendait le train siffler à Charette, dans le village voisin, ça annonçait la pluie.

Dans le secret de leur petit lit, les enfants tardaient à s'endormir. Comme des veilleurs d'espoir qui rêvaient de surprendre le cri du train, la promesse de l'eau. En vain. Les rêves mouillés se partageaient à l'unanimité. Même le curé neuf fantasmaient humide. Son dernier sermon avait porté sur le récit du Christ

qui transformait le vin en eau. Et personne n'osait croire sans boire.

La seule personne à ne pas se bâdrer avec la déshydratation régionale, c'était la sorcière. Cette marraine mystérieuse du fond du rang. Elle qui ne semblait pas affectée le moins du monde. Stoïque ininterrompue. Que l'on soupçonnait d'ailleurs de mèche avec le feu et qui devait sans doute s'approvisionner au puits des enfers.

La faiseuse de pluie

Par un soir de brosse paroissiale chez Brodain Tousseur, la bière de bibittes comblait les soifs accumulées. Et les déboires. Dans une langue de bouches pâteuses, le sujet de discussion des gars chauds tournait autour du manque. Blablabla. La dérive ivre les porta bientôt sur la réputation de la sorcière. Certains prétendaient qu'elle détenait des pouvoirs capables de faire pleuvoir. Un don d'arrosage. Qu'il suffisait de lui demander, sans dire merci. Et que, finalement, on avait besoin de ses services aquatiques.

Dans le laps d'en boire une dernière pour la route, la délégation se forma. Une douzaine des moins pacés furent mandatés pour aller négocier du mauvais temps. Malgré l'heure tardive. Ils marchèrent en ligne croche jusqu'au lac aux Sangsues. À l'entrée du domaine. Et la maison au bout du chemin. La porte s'ouvrit avant même qu'ils ne frappent.

– Entrez, les gars. Je vous attendais.

Au beau milieu de la nuit. Accueillis. Déchaussés. Puis elle les avait installés dans le divan mou. Elle leur avait servi une tasse de thé, pour les faire parler. Comme une thérapeute tripante. Avec des aises de jasette, mais qui calcule sous cape. On venait lui implorer la pluie.

– Certainement, mes très chers. Suffit de vous entendre sur la date.

Le plus incrédule se mit tarir. Un asséché rebondit avec précipitation et proposa qu'il pleuve tout de suite. Il fut repris et rassis. Sous prétexte qu'ils étaient venus à pied. Qu'ils voulaient éviter

de revenir à l'eau. Il vaudrait mieux attendre au lendemain.

– Absolument pas, s'opposa un autre. Demain dimanche, c'est la messe en plein air. Ça serait mieux lundi.

– Lundi, c'est la journée prévue que je monte au bois. Allons-y plus pour mardi, lançait le prochain.

– Pas question. La famille de ma femme descend de la ville. On leur a promis de veiller sur la galerie. Attendez au lendemain.

Puis chacun y alla de ses préférences et caprices mouilleux.

– Moi, c'est bien simple. Si vous me faites mouiller le mercredi, je déménage.

– En tout cas, que j'en vois pas un pleuvoir jeudi. Ma peinture de toiture aura pas fini de sécher. Pourquoi pas le vendredi.

– Parce que je vas redescendre du bois.

– Puis samedi, c'est l'épluchette de blé d'Inde au profit de la fabrique.

La sorcière avait fini par reprendre les cordeaux de la discussion. Les poings sur les hanches et sur les i.

– J'ai bien compris. Vous pouvez partir.

La semaine s'écoula sans gouttes. Comme si les demandes avaient été suivies à la lettre. Évidemment que tout le monde crut que la sorcière y était pour quelque chose. Comme une leçon à donner. Par les pouvoirs de l'irrigation. On se le répétait pour ajouter à la crédulité. Elle avait pris soin de le préciser.

– Je vais faire mouiller quand vous vous entendrez sur une date.

Maintenant sans l'ombre d'un doute. C'était elle qui faisait la pluie.

Extrait de 10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des Grandes Gueules, Montréal, Planète rebelle, 2007.